

Aussitôt, Maximilienne se dressa sur ses jambes comme poussée par un ressort et s'avança au milieu de la chambre.

—Il peut venir, le misérable, il peut venir, prononça-t-elle d'une voix sourde, je suis prête à le recevoir.

Et immobile comme une statue, pâle, la tête haute et le regard chargé d'éclairs, elle attendit.

XI

Pendant que Maximilienne écoutait la fable que lui débitait Elisabeth, le comte de Montgarin, José Basco et ses complices tenaient conseil sous le hangar.

—Ainsi, voilà qui est bien entendu, dit José Basco, s'adressant au comte de Montgarin, dès que vous avez appris son enlèvement, vous vous êtes mis à sa recherche ; c'est le hasard qui vous a conduit hier soir à la Celle-Saint-Cloud. Il faisait nuit noire ; vous étiez rompu de fatigue, vous aviez faim. Vous êtes entré chez un traiteur où après vous être fait donner à manger vous avez passé la nuit. Ce matin vous êtes assis à une table causaient en vidant une bouteille de vin blanc. L'un de ces deux hommes était un garde-chasse ; on le voyait à son costume. Le garde disait à son compagnon que la maison de la Belle-Bonnette était habitée depuis deux jours.

Et il raconta : L'avant-veille, vers deux heures de l'après-midi comme j'étais en embuscade, espérant surprendre des braconniers, je vis une voiture attelée de deux chevaux s'arrêter à la porte d'entrée du clos de la Belle-Bonnette ; un domestique, ayant un chapeau galonné d'or mit pied à terre, d'abord, puis une jeune fille sortit de la voiture et ensuite une autre. Cette dernière devait être très souffrante, car après avoir fait quelques pas, elle tomba. On fut obligé de la porter jusque dans la maison.

Or, ce récit que faisait le garde-chasse, avait attiré votre attention et excité votre curiosité. Vous vous êtes approché de lui et l'avez interrogé.

Placé à une assez grande distance, et des arbres gênant sa vue, il n'avait pu voir qu'imparfaitement les personnages et ce qui s'était passé. Toutefois, quand il eut répondu à toutes vos questions, vous avez été convaincu que cette jeune fille souffrante, qu'on avait dû porter dans la maison, était votre bien-aimée Maximilienne.

Immédiatement vous vous êtes fait indiquer le clos de la Belle-Bonnette. Si, ce qui n'est pas probable, elle vous interrogeait au sujet d'Elisabeth, vous lui confirmeriez le récit que celle-ci vient de lui faire.

Elisabeth entra.

—Eh bien ? Interrogea José Basco.

—C'est fait.

—Maintenant qu'on lui a annoncé un libérateur, mon cher Ludovic, vous n'avez plus qu'à paraître devant elle. Allez, mon cher comte, suivez Elisabeth.

—Le moment terrible approche, se disait Ludovic, marchant derrière Elisabeth, qui se dirigeait rapidement vers la maison.

Sur le seuil de l'habitation, la jeune fille s'arrêta.

—Au fait, dit-elle, il est inutile que je monte avec vous ; je vous attendrai dans la cuisine. Si vous aviez besoin de moi, vous n'auriez qu'à m'appeler. Voici la clef de sa chambre, sur le palier vous verrez trois portes ; c'est la porte à droite que vous ouvrirez.

—C'est bien, répondit simplement Ludovic.

Il monta lentement les marches de l'escalier. Son cœur battait à se rompre, des flots de sang lui montaient à la tête, ses jambes fléchissaient, dans sa gorge quelque chose l'étranglait.

Sur le palier il s'arrêta pour respirer, pour se remettre et s'armer de courage.

Comment allait-elle l'accueillir ? Que lui dirait-elle ?

—Allons, se dit-il, pas de faiblesse, c'est le moment d'être fort.

Il était devant la porte qu'on lui avait indiquée. D'une main ferme, il l'ouvrit et entra.

Maximilienne avait attendu sans faire un mouvement.

A la vue de son fiancé ses traits se contractèrent et un sourire nerveux crispa ses lèvres.

—Je ne m'étais pas trompée, c'est bien lui, le misérable ! se dit-elle en faisant trois pas en arrière.

Après avoir refermé la porte, Ludovic se retourna et ils se trouvèrent face à face.

—Monsieur le comte de Montgarin, s'écria Maximilienne d'une voix frémissante, le bras tendu vers lui et le regard fulgurant, vous êtes un lâche, un infâme ! Je vous aimais, maintenant je vous hais ! Sortez d'ici !

Ces paroles frappèrent Ludovic au cœur comme un coup de poignard. Ses yeux se remplirent de larmes.

—Mademoiselle de Coulange, prononça-t-il d'un ton douloureux,

vous ne m'aimez plus, je vous fais horreur ; moi, je vous aime toujours. Ah ! de tous les châtiments voilà le plus épouvantable !

Il fit quelques pas en chancelant et tomba à genoux devant la jeune fille stupéfiée.

—Oui, reprit-il, je suis un misérable, et sans vous, mademoiselle, sans l'amour que vous m'avez inspiré, cet amour béni qui m'a purifié, je serais aujourd'hui un infâme ! Vous ne m'aimez plus, c'est bien ; vous ne pouvez plus m'aimer ! Mais quand même vous m'aimeriez encore, je vous dirais : Repoussez-moi, méprisez-moi, je vous ai trompée, je suis un misérable indigne de vous !

Quand on vous a dit tout à l'heure qu'un inconnu désirait vous voir, vous parler, et qu'il allait paraître devant vous, vous avez deviné que cet inconnu, c'était moi. Vos paroles m'ont fait comprendre qu'une partie de la vérité vous est connue ; mais ce que vous ignorez encore je vous le dirai, je ne vous cacherai rien, vous saurez tout. . .

La colère de Maximilienne s'était subitement apaisée ; en même temps, la force qu'elle avait trouvée dans une grande surexcitation nerveuse et la fièvre qui la brûlait intérieurement, s'était éteinte. Elle s'affaissa lourdement sur un siège laissant échapper un gémissement, ses yeux se fermèrent et sa tête se renversa en arrière. C'était une première faiblesse causée par l'émotion.

Ludovic poussa un cri rauque et se releva saisi d'épouvante.

—Ah ! mon Dieu, j'oubliais ! gémit-il, en jetant autour de lui des regards effarés, et prêt à appeler au secours.

Il vit la table, sur laquelle il y avait une bouteille de vin, des biscuits sur une assiette, un morceau de viande froide et du fromage, ce qu'on avait servi à Maximilienne pour son déjeuner.

Il versa du vin, prit un biscuit, puis revint près de la jeune fille.

—Vous n'avez rien pris depuis deux jours, lui dit-il, je le sais. . . Ah ! je vous en supplie, buvez un peu de ce vin et mangez ce biscuit.

Il avait approché le verre des lèvres de Maximilienne.

Elle secoua la tête et fit un mouvement pour le repousser.

—Mais vous voulez donc mourir de faim ? exclama-t-il avec désespoir. Non, vous ne voudrez pas que votre mère, qui a déjà tant souffert, meure de douleur. . .

La jeune fille rouvrit les yeux.

—Ma mère ! ma mère ! murmura-t-elle d'une voix faible.

—C'est en son nom que je vous supplie.

Et de nouveau il mit le bord du verre entre ses lèvres.

Elle le regarda fixement.

—La reverrai-je ? demanda-t-elle.

—Demain soir vous serez dans ses bras, je vous le jure ! répondit-il d'un ton solennel.

—Eh bien, je bois !

Il ne put retenir un cri de joie.

Maximilienne vida, à petites gorgées, la moitié du verre. Puis Ludovic trempa le biscuit dans ce qui restait de vin et le lui fit manger tout entier.

—Encore un ? dit-il.

—Oui, répondit-elle.

Et le jeune homme lui fit manger le deuxième biscuit, trempé dans le vin comme le premier ; il lui en offrit un troisième.

—Non, tout à l'heure, répondit-elle.

—Comment vous trouvez-vous maintenant ? lui demanda-t-il.

—Mieux, beaucoup mieux ; le peu que je viens de prendre m'a ranimée.

—C'est donc vrai, Maximilienne, vous vouliez mourir ?

—J'étais désespérée. Et maintenant encore, malgré le serment que vous venez de faire, je n'ose espérer. Vos paroles ne m'ont point rassurée, car je connais l'homme qui m'a amenée ici.

—Vous le connaissez ?

—Oui. Ce monstre a tué sa mère, martyrisé sa sœur et tenté trois fois d'assassiner mon père. Il se nomme Sosthène de Perny ; c'est mon oncle !

—Comme tous les criminels, Sosthène de Perny aura son châtimement, dit Ludovic d'une voix sourde. De tous les côtés vont apparaître les vengeurs.

Maximilienne secoua tristement la tête.

—Les vengeurs ! murmura-t-elle, où sont-ils ?

—J'en suis un.

—Vous ? dit-elle avec un accent de doute qui fit courir un frisson dans tous les membres de Ludovic.

—Hélas ! répondit-il d'une voix plaintive, vous ne me croyez pas, vous doutez de moi.

—Je n'ai plus qu'un instant à rester près de vous, reprit-il, et cet instant est précieux. Vos terribles ennemis ne sont pas loin d'ici, ils peuvent s'impatience et peut-être me soupçonner. . . Ah ! je frémis et tout mon sang se glace dans mes veines en pensant à ce qu'ils feraient s'ils se doutaient que je les trahis. Maximilienne, je vous ai dit que vous sauriez tout, écoutez-moi.

Alors, brièvement, et avec une émotion croissante, il raconta à Maximilienne la conversation qu'il avait eue avec le faux comte de Rogas le jour où celui-ci était venu lui promettre de lui faire épou-